

Alvarez. Comptez-vous quitter ce pays bientôt ?

— Je partirez la semaine prochaine. Mon petit Philippe est trop délicat pour supporter la brise âpre des Alpes à la fin de l'automne, et d'ailleurs je suis rappelé en Sicile. Et vous, monsieur ?

— Moi, je passerai l'hiver à Paris. Je ne boude pas la nouvelle dynastie, comme monsieur mon frère, qui m'en veut un peu de m'être rallié, et que sa fidélité à la branche aînée condamne à l'exil.

Don Pio Alvarez fronça légèrement les sourcils, et d'une voix où perçait un ressentiment manifeste, sous un accent de raillerie :

— Le duc de Rocheraye, dit-il, est un homme des autres âges : on ne saurait le juger avec justice, en ce temps où l'intérêt personnel prime tout.... Je voudrais savoir pourquoi le duc, votre frère, me témoigne en toute circonstance une froideur qui est presque de l'hostilité.... En quoi mérité-je de semblables procédés, de la part d'un gentilhomme dont je suis l'égal pour la naissance, car enfin mes aînés sont ducs de Guymaraëns, en Espagne.

— C'est là précisément, répartit M. de Peyl, ce qui paraît irriter contre vous le duc, mon frère. Vous n'ignorez pas que ce titre ducal érigé par Philippe II en faveur des Alvarez, leur fut enlevé par Philippe V, qui le concéda à mon trisaïeul. Jusqu'à la Révolution nos deux familles ont soutenu un procès, avec une égale passion. La querelle dure depuis deux siècles et demi, et Louis n'a répudié de l'héritage paternelle ni les amitiés ni les haines.

— Qu'il prenne garde ! reprit le sicilien, dans les yeux noirs duquel brilla un rapide éclair. Je ne supporterai pas davantage ses dédains !

En causant ainsi, ils étaient arrivés à l'extrémité du pré de foire, tout au bord du lac.

Il y avait là moins de monde : quelques paysans se pressaient autour d'un campement, formé de trois tentes de toile grise, entourées d'une corde tendu sur des piquets, en guise de balustrade. Un foyer, bâti en pierres plates s'élevait sur le sable, entre deux chariots de forme bizarre. Un peu plus loin un vieux cheval et deux ânes étaient attachés devant une crèche improvisée.

Le comte s'arrêta.

— Vous restez ici ? lui demanda Alvarez.

— J'ai fantaisie de me faire dire la bonne aventure par cette femme, reprit M. de Peyl, qui sourit, en montrant du doigt une repoussante créa-

ture accroupie dans l'herbe devant une des tentes.

Il ajouta, d'un ton sérieux :

— Monsieur Alvarez, mon frère est d'une extrême violence de caractère. Soyez prudent !

— Merci, répondit le sicilien avec une dignité hautaine.

Sur ces mots, ils se séparèrent assez froidement.

Ces étranges vagabonds que l'on rencontre partout en Europe, que l'on appelle *zingari* en Italie, *tziganes* en Hongrie, *gitanos* en Espagne, *bohémiens* en France, et qui se donnent à eux-mêmes le nom de *Rômes* et de *Romanichels*, sont une race nomade qui se perpétue à travers les siècles depuis l'antiquité la plus reculée.

Son type spécial ne s'est point modifié : elle a conservé ses mœurs, ses coutumes particulières. Elle vit en dehors des lois de tous les pays qu'elle traverse, et ne reconnaît d'autres autorités que celle de ses chefs. Elle ne pratique aucun culte, ne professe aucune religion, mais elle est soumise à l'influence de certaines superstitions. Les sciences occultes sont en honneur parmi les tziganes, qui ont pénétré les secrets des initiations et des rites de l'Orient, et qui se livrent aux sombres expériences de la magie.

Ces êtres mystérieux voyagent sans cesse, exerçant les plus humbles professions, misérables en apparence, presque inoffensifs : ils sont tolérés partout et partout on les redoute. On les connaît peu : leur vie intime est cachée à tous les yeux. Ils parlent une langue étrange, qui n'est pas écrite : ils échappent ainsi à l'observation.

Le comte de Peyl franchit résolument la barrière et s'approcha de la bohémienne qu'il avait désignée à M. Alvarez : une femme âgée, aux cheveux blancs enroulés sous une sorte de turban crasseux, vêtue d'une gandourah de laine rayée et de baillons sordides.

Elle ne se dérangerait nullement, à la vue de cet étranger, qui laissant tomber une pièce d'argent dans le tablier de l'affreuse compagne, lui demanda, en se servant de la langue arabe :

— Comment vous nommez-vous ?

Elle leva sur lui un regard morne, et lui répondit d'une voix gutturale :

— Faedineh !

— Puis-je parler à votre chef ?

— Je ne suis que la servante ; ma maîtresse est la reine Nighmèh Sèmma. Homme, la reine t'attend. Viens à la nuit tombée !

(A suivre.)

CHARLES BURT.

## BIOGRAPHIE.

[Pour l'Album des Familles.]

# LES GRANDS NOMS

DE NOTRE

## HISTOIRE.

(Suite.)

II.

# JACQUES-CARTIER

(1494-1544.)

**J**ACQUES-CARTIER est né à Saint-Malo, le 31 décembre 1494. On ne connaît rien de son enfance et de sa jeunesse, si ce n'est qu'il fit son apprentissage sur mer et qu'il était devenu, au moment où s'ouvre ce récit, un navigateur habile et très expérimenté.

En 1534, François Ier, roi de France, lui confia le commandement d'une expédition chargée d'aller explorer l'hémisphère occidental et de rechercher en même temps un passage pour arriver, par l'ouest, aux Indes et au Japon.

Jacques-Cartier partit de Saint-Malo le 20 avril 1534, avec deux vaisseaux d'environ soixante tonneaux chacun, montés par cent vingt hommes d'équipage. Vingt jours après, le 10 mai, il reconnaissait le cap de Bonavista, sur la pointe ouest de Terre-Neuve. Mais, ayant trouvé une grande quantité de glaces près de la côte, il descendit un peu plus au sud et entra dans une petite baie qu'il nomma Sainte-Catherine et qui porte aujourd'hui le nom de Catalina. Après avoir été retenu assez longtemps en cet endroit, il mit à la voile pour aller explorer le détroit de Belle-Ile, entre Terre-Neuve et la côte du Labrador. Il toucha la côte à plusieurs endroits et revint vers le sud où il reconnut, en passant, les îles Bryon et de la Madeleine, puis, continuant sa route vers l'ouest, il entra, le 3 juillet, dans une grande baie qu'il nomma *Baie-des-Chaleurs* à cause de la température élevée qui se faisait sentir en cet endroit. Quelques